

De quel avenir l'hirondelle est-elle l'oracle ? What Future Does the Swallow Portend?

Sylvette Babin

Number 105, Spring 2022

Nouveau nouvel âge
New New Age

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Babin, S. (2022). De quel avenir l'hirondelle est-elle l'oracle ? / What Future Does the Swallow Portend? *Esse arts + opinions*, (105), 6–9.

De quel avenir l’hirondelle est-elle l’oracle?

Sylvette Babin

« Les mots font de la magie. Ils changent le tissu du monde. Si une chose est dite, elle est déjà en train de contaminer le réel, ou du moins les esprits. Rappelons-nous ce que les paroles ont d’incantatoire et de performatif, admettons leur pouvoir. Il nous arrive de prendre le temps de dire les choses telles que nous le voulons, comme des sortilèges. En parlant de politique, en parlant de révolte et de sacré, nous prenons notre place dans la descendance des sorcières¹. »

« Cela ne signifie pas que le mot [magie] soit absolument nécessaire. De même, ce qui est nommé déesse ne demande pas une reconnaissance et un culte. La question n’est pas d’adhérer mais de sentir. [...] Et oser nommer déesse ce qui oblige à penser au présent, à résister à “la mise à distance”, c’est aussi faire sentir à quel point ce présent, cette résistance peuvent mettre en cause nos habitudes, nos certitudes les mieux ancrées. Peut-être n’en fallait-il pas moins pour faire tenir l’agencement qui articule magie, politique et *empowerment*². »

« La spiritualité fondée sur le rapport à la terre consiste à placer nos valeurs les plus fortes dans le monde vivant lui-même, dans les systèmes interconnectés qui rendent nos vies vivables³. »

L'humanité cherche depuis toujours à comprendre sa place dans l'univers. Elle a fait appel au divin, aux astres et à la nature animale, végétale et minérale pour interpréter le monde ou anticiper le futur ; elle a créé des symboles pour traduire en images et en mots ses intuitions et ses découvertes. Et bien que la science ait largement discrédité les croyances envers le spirituel et le surnaturel, nous assistons depuis quelques années à un retour marquant de l'occulte dans la culture populaire, retour qui peut s'expliquer par une réaction directe à l'état d'extrême anxiété provoqué par les bouleversements climatiques, les crises sanitaires et les conflits internationaux. Le milieu artistique répond aussi de façon sensible à cet état d'esprit et laisse aujourd'hui entrevoir une sorte de *tournant occulte* de l'art. Cela s'est manifesté d'abord par un intérêt renouvelé pour des œuvres longtemps laissées en marge de l'histoire de l'art, puis par une réappropriation de l'ésotérisme par une nouvelle génération d'artistes, tant dans leur vie quotidienne que dans leur pratique.

Délaissions d'emblée un excès de scepticisme ou toute forme de jugement qui pourrait faire entrave à une lecture ouverte et curieuse de ces pratiques, pour nous attarder à ce qui les motive et à la manière dont elles se manifestent dans l'art. Nous constaterons une puissante volonté de réenchanter le monde, de reconnaître l'agentivité de la matière et de militer contre la destruction de la Terre et du vivant – mais aussi contre la destruction de la capacité de penser, un effet de ce que les philosophes Isabelle Stengers et Philippe Pignarre nomment *la sorcellerie capitaliste*. Dans leur livre du même titre, elle et il suggèrent que « [l]es sorcières néopaiennes ont appris que la technique, ou l'art, le *craft* qu'elles nomment magie n'est pas d'abord ce qu'il s'agit de retrouver, au sens de secret authentique. C'est ce qu'il s'agit de *reclaim*, de réactiver⁴ ». Ce *reclaim* – tour à tour employé dans le sens de guérir, de se réapproprier, de réapprendre et de lutter –, s'il n'apparaît pas explicitement dans le dossier *Nouveau nouvel âge*, se dissimule en filigrane derrière chaque texte, comme une sorte d'incantation silencieuse.

Au cœur de ces démarches, la figure de la sorcière fait un retour en force. Reprise par les mouvements féministes et écoféministes, elle symbolise l'*empouvoirement* des femmes au sein de la société patriarcale et néolibérale. Cette nouvelle génération de sorcières allie art, science, technologie et magie pour réinventer des rituels qui visent tantôt à renouer avec le sacré, tantôt « à dénouer l'alliance historique entre technoscience et patriarcat, qui continue à façonner les structures mondiales du pouvoir » (Gwynne Fulton). Tout en revenant haut et fort cette prise de pouvoir, rappelons tout de même que le mot « sorcière » est porteur d'une lourde histoire d'ostracisation des femmes et des minorités et qu'il convient de l'utiliser avec précaution⁵. Chris Gismondi, par exemple, souligne que « les discours majoritairement blancs et eurocentriques de la magie et de la sorcellerie (néo)nouvel âge sont susceptibles d'usurper les cérémoniaux et la présence autochtones. » Il y a, en effet, un côté sombre au renouvellement populaire du nouvel âge. Souvent fondé sur l'autoguérison et la croissance personnelle, son individualisme thérapeutique peut contribuer à l'expansion de formes d'exploitation humaine, territoriale et culturelle, que l'on nommera successivement colonialisme spirituel et capitalisme spirituel. Portant un regard oblique sur la lithothérapie, en l'occurrence sur les dessous de l'extraction minière, Kate Whiteway nous rappelle à ce sujet que « [l]e monde

raffiné et spirituel des cristaux de guérison est en effet le fruit de relations violentes et abusives envers la main-d'œuvre et le territoire ».

Pour faire contrepoids au côté obscur d'un nouvel âge superficiel et consumériste, les artistes, autrices et auteurs de ce dossier s'intéressent surtout à ce qu'il y a de lumineux et de performatif dans cette philosophie et ses rituels. Ce sont, dans plusieurs cas, des œuvres motivées par une approche holistique et bienveillante, et par un désir de justice sociale et écologique. Ce qui nous incite à parler d'un « nouveau » nouvel âge tient peut-être dans une volonté de se distinguer de l'individualisme thérapeutique mentionné précédemment tout en renouvelant les formes d'activisme que le mouvement portait déjà en lui ; un mouvement collectif où les êtres humains ont un rôle actif à jouer dans l'avènement d'une nouvelle ère. Souhaitons que les militant-e-s ne restent pas confiné-e-s dans les cercles de prière ou les rituels symboliques, mais que leur voix porte de façon plus concrète jusqu'aux sphères économiques et géopolitiques, jusqu'aux actuels décideurs (l'usage du masculin est volontaire, ici) qui s'investissent encore du pouvoir de posséder et de détruire.

Quant aux forces occultes et à la magie que le nouvel âge invoque, à chacun-e d'y croire ou non. Mais qu'on l'entende comme une parole divine ou magique, ou comme le langage logique de la biologie, la nature nous parle de notre destinée. Ainsi de l'hirondelle qui, symbole de fécondité chez les Celtes ou de l'arrivée du printemps depuis l'Antiquité, est en voie de disparaître en raison de l'agriculture intensive et de l'utilisation des pesticides. Le silence de l'hirondelle est un mauvais présage que nous devons urgemment conjurer. ●

1 — Marie-Anne Casselot, Valérie Lefebvre-Faucher et coll., *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*, Les éditions du remue-ménage, 2017, p. 17.

2 — Isabelle Stengers, « Un autre visage de l'Amérique ? », postface au livre de Starhawk, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Cambourakis, 2015, p. 365-366.

3 — Starhawk, op cit., p. 354.

4 — Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*, Paris, La Découverte, 2007, p. 240.

5 — Lire à ce sujet Anna Berrard et sa critique virulente du galvaudage et de l'appropriation de la figure de la sorcière : « L'écoféminisme aux abois. Marchandisation, manipulation et récupération d'un mouvement radical », *Revue du crieur*, n° 18, (janvier 2021), p. 130-147.

What Future Does the Swallow Portend?

Sylvette Babin

“Words make magic. They change the fabric of the world. Once something is spoken, it starts contaminating reality, or at least people’s minds. Let us remember that spoken words can be incantatory and performative; let us concede that they have power. Now and again we need to take the time to say things the way we want to say them, like spells. By speaking about politics, by speaking about revolt and the sacred, we take our place in the lineage of witches.”¹

“This does not mean that the word [magic] is absolutely necessary. Similarly, that which gets called Goddess doesn’t require recognition and worship. It’s not a question of *joining* but of *feeling*. ... And daring to call Goddess that which forces us to think of the present, to resist ‘keeping things at a distance’ also means feeling the extent to which this present, this resistance can challenge our habits, our most entrenched certitudes. Perhaps this is all we need to sustain the order that articulates magic, politics, and empowerment.”²

“Earth-based spirituality consists in establishing our strongest values in the living world itself, in the interconnected systems that make our lives livable.”³

For time immemorial, human beings have sought to understand their place in the universe. They have appealed to divinities, to the stars, to animal, vegetal, and mineral nature to interpret the world or foresee the future; they have created symbols to translate their intuitions and discoveries into images and words. And although science has largely discredited spiritual and supernatural beliefs, we have seen a return to the occult in popular culture in recent years, a return that can be understood as a direct reaction to the extreme state of anxiety caused by climate change, health crises, and international conflicts. The art milieu has responded to this mindset in significant ways as well, suggesting that a kind of *occult turn* has occurred in art. This is reflected first by a renewed interest in artworks that have long been excluded from art history and second by the reappropriation of esotericism by a new generation of artists, both in their daily lives and in their art practices.

Let us right away put aside an excess of scepticism or any other form of judgement that might hinder an open and curious reading of these practices in order to focus on what motivates them and how they are manifested in art. We will see a strong willingness to re-enchant the world, to recognize the agency of materials, and to fight against the destruction of Earth and of all life—but also against the destruction of the ability to think, an effect that philosophers Isabelle Stengers and Philippe Pignarre call *capitalist sorcery*. In their book of the same title, they write: “Neo-pagan witches have learned that in the first place the technique or the art, the *craft* that they call magic is not what has to be rediscovered, in the sense of an authentic secret. It is a matter of *reclaiming*, of reactivating.”⁴ Although the word *reclaim*—used in turn in the sense of healing, reappropriating, relearning, and fighting—does not appear explicitly in the *New New Age* issue, it underlies each article, like a kind of silent incantation.

At the centre of these processes, the figure of the witch is making a significant comeback. Recovered by feminist and ecofeminist movements, it symbolizes the empowerment of women in patriarchal and neoliberal society. This new generation of witches combines art, science, technology, and magic to reinvent rituals that aim to reconnect with the sacred or “to loosen the old alliance of technoscience and patriarchy, which continues to shape global configurations of power” (Gwynne Fulton). While claiming this power loud and clear, we must not forget, however, that the word “witch” is so burdened with a heavy history of ostracizing women and minorities and that we need to use it carefully.⁵ Chris Gismondi, for example, points out that “the largely white, Eurocentric discourses of (neo)New Age magic and witchcraft... can usurp Indigenous protocols and presence.” There is a dark side to the popular renewal of the new age. Often based on self-healing and personal growth, its therapeutic individualism can contribute to the expansion of forms of human, land, and cultural exploitation that are in turn called spiritual colonialism and spiritual capitalism. Taking a sidelong look at crystal healing and, more specifically, at the underpinnings of mining, Kate Whiteway reminds us: “The refined and spiritual world of healing crystals is indeed wrought through a violent and exploitative relationship with labour and land.”

To counterbalance the dark side of a superficial and consumerist new age, the artists and writers in this issue are interested above all in the luminous and performative aspects of this philosophy and in its rituals. In

many cases, the artworks are informed by holistic and benevolent approaches and by a desire for social and environmental justice. Perhaps, what leads us to speak of a “new” new age has to do with a will to separate ourselves from the therapeutic individualism mentioned earlier and the need to reclaim forms of activism that the movement already involves—a collective movement in which human beings have an active role to play in the advent of a new era. We wish for such activists to stop confining themselves to prayer circles or symbolic rituals so that their voices can more concretely reach economic and geopolitical spheres and actually impact decision-makers (often male) who remain invested in the power to own and destroy.

As for the occult forces and magic that the new age invokes, it’s up to each of us to believe or not believe in them. Yet whether we understand it as a divine or magical word or as the logical language of biology, nature tells us of our destiny. Thus, the swallow, a symbol of fertility for the Celts or of the arrival of spring for many since Antiquity, is gradually disappearing due to intensive agriculture and pesticide use. The silence of the swallow is a portent that we should be urgently trying to ward off.

1 — Marie-Anne Casselot and Valérie Lefebvre-Faucher, *Faire partie du monde, réflexions écoféministes* (Montréal: Les éditions du remue-ménage, 2017), 17 (our translation).

2 — Isabelle Stengers, “Un autre visage de l’Amérique?” afterword in Starhawk, *Rêver l’obscur. Femmes, magie et politique* (Paris: Cambourakis, 2015), 365–366 (our translation).

3 — Starhawk, “Appendice E,” *Rêver l’obscur. Femmes, magie et politique*, 354 (our translation).

4 — Philippe Pignarre and Isabelle Stengers, *Capitalist Sorcery: Breaking the Spell*, trans. Andrew Goffey (Houndmills & New York: Palgrave Macmillan, 2011), 138.

5 — See Anna Berrard’s scathing critique of the debasement and appropriation of the which figure in “L’écoféminisme aux abois. Marchandisation, manipulation et récupération d’un mouvement radical,” *Revue du crieur* 18 (January 2021): 130–47.

Translated from the French by **Oana Avasilichioaei**